

quasi comme l'érable ; mais un peu plus tendre, qui sert à brûler.

Il y a du bouleau, dont les arbres viennent fort gros et hauts ; nos sauvages se servent de l'écorce pour faire leurs canots, et pour couvrir leurs cabanes portatives ; cela se roulant comme un tableau, on le déroule et on l'étend sur deux ou trois perches plantées en terre ; et on se met à l'abri là-dessous, comme on ferait sous une tente ; les sauvages en font encore des plats et autres petits vaisseaux à leurs usages ; le bois en est fort beau et bien sain, mais on ne s'en sert à rien ici.

Il se trouve aussi du tremble de toutes façons ; c'est à dire, gros et petit, qui sert à la nourriture des castors qui en aiment fort l'écorce.

Il y a d'autres arbres appelés bois-blanc, que quelques uns appellent tillot ; le bois en est blanc et bien tendre, qui pourrit facilement à l'eau : l'écorce sert à nos sauvages en beaucoup d'usages ; car celle des plus gros arbres leur sert à faire une espèce de tonneau, dans lequel ils mettent leur grain et autres choses.

L'écorce des petits leur sert à lier, et même ils en font un chanvre, duquel ils se servent pour faire des cordages.

Il y a des châtaigniers et des meuriers, qui se trouvent seulement dans le pays des Iroquois : pour les châtaigniers, il y en a en abondance, et qui rapportent du fruit aussi bon que ceux de France : les arbres en sont beaucoup plus gros et plus grands.

Il se voit quantité d'autres arbres au dit pays des Iroquois, qui ne sont point ici dans nos quartiers, et dont je ne sais pas le nom ; seulement sais-je bien qu'il y en a qui ont le bois rouge et fort propre à faire du meuble.

Il y a aussi en ces quartiers abondance de coudriers, qui rapportent force noisettes, sureau, épine blanche, qui apportent des fruits plus gros que ceux de France, et d'un bien meilleur goût ; pruniers qui apportent des prunes rouges de la grosseur du damas, et qui sont d'un assez bon goût, mais non pas toutes fois si bon que celles de France.

Il y a des saules et des aulnes en abondance.

Il s'y trouve des groseilliers qui apportent des groseilles de deux sortes ; les unes comme en France, les autres toutes pleines de picquerons.

Il y a des gadelières ou groseilles rouges.

Il y a de petits arbres que l'on appelle merisiers, qui apportent de deux ou trois sortes de petits fruits : le goût n'en est pas désagréable ; mais ils sont bien petits ; les arbres ne deviennent jamais gros.

Il y a encore d'autres petits fruitiers semblables, qui ne valent pas la peine d'en parler, pour n'être pas considérables.

Puisque je suis sur les fruitiers, je n'omettrai pas à vous parler des framboisiers et fraisiers, qui sont en tout ce pays en si grande abondance qu'il n'est pas croyable ; toutes les terres en sont remplies, et cela vient par dépit ; cependant, ils produisent une si grande quantité de fruits, que dans la saison on ne les peut épuiser : elles viennent plus grosses et de meilleur goût qu'en France.

Il se trouve d'une autre sorte de petits fruits, gros comme de gros pois, ils s'appellent bluets, et sont d'un excellent goût : l'arbre qui les produit n'a pas plus d'un pied de haut : ils ne croissent pas partout ; mais il y a des endroits où il y en a grande quantité.

Les ronces de ce pays produisent un fruit qui est quasi d'aussi bon goût que nos meures de France ; il n'est pas si gros.

Il y a quantité de petits fruits dont je ne sais pas les noms, et qui ne sont pas beaucoup exquis, mais se mangent fautes d'autres.

Il y a aussi abondance de vignes sauvages, qui portent des raisins : le grain n'en est pas si gros que celui de nos vignes de France, ni les grappes si fournies : mais je crois que si elles étaient cultivées, elles ne différeraient en rien : le raisin en est un peu acre, et fait de gros vin, qui tache beaucoup, et qui

d'ordinaire est meilleur un an après, que l'année qu'il est fait.

Quelques particuliers ont planté quelques pieds de vigne venue de France dans leurs jardins, qui ont rapporté de fort beaux et bons raisins.

On n'a point encore planté ici d'arbres de France, sinon quelques pommiers qui rapportent de fort bonnes pommes et en quantité, mais il y a bien peu de ces arbres.

CHAPITRE V.

NOMS DES ANIMAUX QUI SE RENCONTRENT AU PAYS DE LA NOUVELLE-FRANCE.

Pour satisfaire à la promesse que j'ai faite dans mon premier chapitre, de traiter de chaque chose en particulier : je vous ferai ce chapitre du nom des animaux, et des lieux où ils se rencontrent d'ordinaire ; car, comme vous savez, toutes les choses ne sont pas en un même endroit. Par ce moyen, je vous ôterai la confusion qu'on peut avoir dans l'esprit, prenant les choses en gros ou en général.

Commençons donc par le plus commun et le plus universel de tous les animaux de ce pays, qui est l'élan, qu'on appelle en ces quartiers ici original : ils sont plus grands d'ordinaire que de grands mulets, et ont à peu près la tête faite de même. La différence qu'il y a, c'est que les mâles portent des bois fourchus comme celui des cerfs, sinon qu'ils sont plats. Ils leur tombent tous les ans, et croissent tous les ans d'un fourchon. La chair en est bonne et légère, et ne fait jamais de mal. La peau se porte en France pour la faire passer en buffle, la moëlle est médicinale contre les douleurs de nerfs. L'on dit que la corne du pied gauche est bonne pour le mal caduc : c'est un animal bien haut sur jambe et bien dispos : il a le pied fendu ; il est sans queue ; il se défend des pieds de devant comme les cerfs.

Le caribou est un animal de la hauteur environ d'un âne, mais qui est fort dispos. Le mâle a le pied fourchu, et l'ouvre si large en courant, qu'il n'enfoncé point l'hiver dans les neiges quelques hautes qu'elles puissent être. Il porte un bois fourchu, rond et bien pointu. La chair en est bonne à manger, et délicate.

L'ours est de couleur noire, et il n'y en a point de blancs en ces quartiers. La peau des petits est estimée pour faire des manchons. Ils ne sont point malfaisants si on ne les irrite : la viande en est bonne à manger : la graisse fondue devient comme de l'huile, et est bonne contre les humeurs froides. Il est six mois sans sortir des lieux où il se tient caché : il se retire dans des creux d'arbres pour l'ordinaire : il aime beaucoup le gland, de là vient qu'il y en a si grande abondance allant au pays des Iroquois : il est carnassier, tue les cochons pour les manger quand il en attrappe à l'écart.

Les animaux qu'on appelle ici vaches sauvages, sont une espèce de cerfs : les mâles portent des bois tout semblables, et quittent leurs bois tous les ans : ils ont le pied fourchu ; ils sont grands comme de grands cerfs, la viande en est délicate, et ces animaux vont ordinairement par bandes, et ne se rencontrent pas partout. On n'en voit point au-dessous des Trois-Rivières, mais bien au-dessus ; plus on monte en haut vers les Iroquois, et plus il y en a.

Il y a aussi des animaux qu'on appelle cerfs, qui sont de la même façon que ceux de France, à la réserve qu'ils sont plus petits, et d'un poil plus blanchâtre. De ceux-là il ne s'en trouve pas au-dessous du Mont-Royal, mais bien au-dessus ; montant plus haut, il y en a sans nombre.

Quand aux animaux qu'on appelle buffles, il ne s'en trouve que dans le pays des Outaouak, environ à quatre ou cinq cents lieues de Québec, tirant vers l'occident et le septentrion.

Il y a des loups de deux sortes, les uns s'appellent loups-cerviers, dont la peau est excellente à faire des fourrures. Ces